FRANCIS JAMMES 1868–1938

Les Géorgiques chrétiennes — Chant cinquième

On croirait que frappant sur la terre d'airain
Un ange apiculteur rassemble son essaim.

De longs rayons de feu sur les forêts qu'ils criblent
Tombent du ciel comme des flèches sur des cibles.

Aux froments somptueux de l'ancien Été
Ne le cèdent en rien ceux qu'on va récolter.

Le chef de la maison voit ces plaines immenses
Qui sont aussi des traits de feu mais bien plus denses.

Il est dessous un arbre aussi large que haut
Qui dicte à son esprit les pensers les plus beaux.

Tel Jacob dans un songe aux images réelles
Quand tous les siens montaient à une grande échelle ;

Tel ce père évoquait ceux qui sortaient de lui
Et semblablement ceux dont il était sorti.

Les racines de l'arbre habitaient des cavernes
Ainsi qu'aux temps premiers les existences ternes.

Puis son tronc s'élevait, encore confondant
Les cent rameaux qui vont ensuite en divergeant.

Le chef de la maison voyait là ses ancêtres
Tous pareils d'un seul bloc à la base apparaître.

Ils chassaient, ils pêchaient, ils allumaient du feu,
Cultivaient quelques fruits, mais n'adoraient pas Dieu.

Cependant ce besoin faisait croître les branches
De tendre au ciel les bras et aux colombes blanches.

Le plus grand des rameaux au milieu persistait
Où les agriculteurs étaient représentés.

Chaque division formait la souche d'autres:
Maçons, forgeurs de fer, boulangers ou apôtres.

On entendait quand son feuillage ruisselait
S'égoutter des pêcheurs primitifs les filets.

L'arbre semblait encor lié comme une gerbe
Que l'on aurait posée toute droite sur l'herbe.

Des humbles artisans revivaient les métiers
Dans l'effort sous le vent de ce tronc tout entier.

Enfin sa cime murmurante de prières
Bénissait l'étendue de ses palmes légères.

Ainsi travaillait-il à l'illustration
De ce qu'avaient parfait les générations.

Tandis que rêve ainsi le noble patriarche,
Sa fille bien-aimée vers lui se met en marche.

Elle arrive sous l'arbre où l'ombre fait un rond
Et sous la barbe vénérable met son front.

Ma fille, dit celui dont elle est née, tu pleures ?
Mon père, répond-elle, en effet ; voici l'heure.

Ma fille, lui dit-il, de quoi veux-tu parler ?
Mon père, répond-elle, il me faut m'en aller.

Ma fille, lui dit-il, tu vas là-bas sans doute ?
Mon père, répond-elle, il est une autre route.

Ma fille, lui dit-il, quelle route veux-tu ?
Mon père, répond-elle, où marche la vertu.

Ma fille, lui dit-il, n'est-ce point ma demeure ?
Mon père, répond-elle, il est vrai ; mais tu pleures…

Ma fille, lui dit-il, penses-tu trouver mieux ?
Mon père, répond-elle, il faut que j'aille à Dieu.

Ma fille, lui dit-il, mes champs sont-ils stériles ?
Mon père, répond-elle, ils rendent cent pour mille.

Ma fille, lui dit-il, renies-tu mon froment ?
Mon père, répond-elle, il sert au Sacrement.

Ma fille, lui dit-il, renies-tu mes abeilles ?
Mon père, répond-elle, aux cierges elles veillent.
Ma fille, lui dit-il, renies-tu mes doux fruits ?
Mon père, répond-elle, en croix ils ont mûri.

Leurs sanglots ineffablement se répondirent
Comme les vers sacrés qui montent de deux lyres.

Elle avait à sa mère, à la mort de l'aïeul,
Confié qu'on la mettrait toute vive au linceul.

Et voici maintenant que ses mains desserrées
L'attestaient à celui qui l'avait engendrée.

Et lui, faisant un geste auguste et protecteur,
Semblait tendre un abri sur ce col de douceur.

Il se laissa tomber à genoux et la terre
Supporta le martyre et la gloire d'un père.

Tel Abraham devant le bûcher d'Isaac
Son sang tumultueux battait comme un ressac.

Il sentit s'émouvoir les récoltes promises
Où le Seigneur d'Élie passait comme une brise.

Il releva le front vers l'oiseau de son nid
Et s'écria : Que l'Éternel Dieu soit béni !

Quelque soir la maison réunissait encore
Des gens nombreux autour du chef que l'on honore.

Tous avaient terminé la prière en commun
De telle sorte que leurs cœurs ne faisaient qu'un.

Le maître alors fit part du dessein de sa fille.
On vit des larmes luire ainsi que des faucilles.

La mère témoigna d'abord et les plus vieux
Que cette âme était née pour les travaux des Cieux.

Tous s'avançaient l'un après l'autre pleins d'argile
Et comme s'ils allaient jurer sur l'Évangile.

Chacun se tint devant la fiancée de Dieu
Et lui tendit la main, puis s'essuya les yeux.

Le marin-laboureur lui dit : quant aux naufrages
Vos prières seront l'huile qui rend l'eau sage.

Le tonnelier lui dit : vos prières mettront
Sur la vigne un manteau et la protégeront.

Et le chasseur lui dit : l'Automne, vos prières
Nous garderont de trébucher aux palombières.

Les frères et les belles-sœurs un long moment
L'embrassaient dans un haut et doux gémissement.

Et le père et la mère. Et l'ombre de la porte
Semblait asseoir au seuil une servante morte…

Cependant que toujours présents à nos destins
Des anges en pleurant riaient aux séraphins.

À ces adieux prit part la nature elle-même
Qui reflète toujours le visage qu'elle aime.

On entendit gémir les chars d'autant plus lents
Qu'ils sont chargés de blés davantage opulents :

C'est ainsi que s'en vont les voitures qui traînent
Couronnés d'or les rois lourds de gloire et les reines.

Tandis qu'on transportait aux lointaines maisons,
Ce soir-là, les derniers butins de la moisson :

La gerbe la plus nette et vers le ciel dressée
À la vierge en prière adressait sa pensée :

Ma sœur, on a coupé mes tresses d'épis mûrs ;
Le service de Dieu est suave mais dur ;

Ma sœur, on fauchera aussi ta chevelure ;
Songe à moi, je te prie, au jour de ta vêture ;

Un mystère insondable attache le froment
Au voile qui ceindra tes tempes chastement.

Les chars ne gémissaient pas seuls dessous les gerbes,
Mais les sources aussi qui sourdaient parmi l'herbe :

L'avez-vous vue lavant le linge sur nos bords
Comme Nausicaa mais bien plus pure encor ?

Elle n'attendait pas quelque héros d'Homère,
Trempant la nappe sainte au fond de nos eaux claires.

C'est pourquoi nous voulons, puisqu'elle est loin de nous,
Essayer d'imiter ses accents les plus doux.

La nuit se déroula ainsi qu'un saint chapitre
D'astres ornementé, majuscules du titre.

Aussi bien on eût dit des branches d'un rouet,
Ces constellations, et son cri enroué :

Car le palustre chœur des grouillantes grenouilles
Copiait les mots plaintifs du chanvre qu'on dépouille.

Et ce chœur demandait à ce ciel étoilé :
La vierge n'aurait-elle ainsi que toi filé ?

N'aurait-elle pas eu plus tard alors qu'épouse
Le goût de composer des langes et des blouses ?

S'il est beau de donner ses nuits aux oraisons,
Quoi de celle qui peine et quand dort sa maison ?

Un regret s'échappait du sein de la nature
Encor qu'elle louât la professe future.

Mais passant par-dessus ce qu'on voit ici-bas
La nuit parachevait la courbe du compas.

Et quand parut enfin l'Aurore au signet rose
Le sceau de mon Soleil marqua la page close.

Il arrive souvent, lorsqu'on se met en Croix,
Que les clous vont blesser autrui derrière soi.

D'elle-même et des siens triompha le courage
De cette enfant, la digne sœur du labourage.

Sans se plaindre jamais notre sol nourricier
Se donne en holocauste au tranchant de l'acier.

Elle avait établi les justes parallèles
Que fait l'angle du soc avec l'angle de l'aile.

C'est l'aile qui meurtrit l'argile qu'elle sert,
Saint ou poète ou bien navigateur des airs.

La fiancée de Dieu planait sur les collines ;
À ces hauteurs régnaient de profondes ravines.

C’était des plaies de toutes sortes rappelant
Les glèbes retournées sous un azur brûlant.

Ayant considéré les labeurs de la terre
Elle les reprendrait dans la pure lumière.

De riches fruits naîtraient à portée de ses mains,
Fruits qu’elle donnerait aux plus pauvres humains.

Les mots en s’exhalant de son âme si pure
Sauraient mettre du baume à tant de meurtrissures.

Sa vie serait alors comme un divin miroir
Reflétant les travaux et l’esprit du terroir :

Si bien que ressemblant à la charrue de France
Sa cornette poindrait dans le champ des souffrances.

O toi que j’ai nommé ici, ô mon Pays
Tout parsemé de blé, de vigne et de maïs !

Berceau de Jeanne d’Arc de la Gaule fermière,
Vas-tu donc exiler celle dont je suis frère ?

Tous savent cependant combien sa charité
Est féconde, telle est une pluie de l’Été.

La vierge dont la tête au-dessus des batailles
Comme un ange volait faut-il qu’elle s’en aille ?

Qui t’a rendue aussi ingrate, ô Nation ?
Tu chasses ta meilleure enfant de ta maison.

Il semble quand tu la renvoies à tes frontières
Que Dieu la veuille encor du côté de la guerre.

Tu fais mal à mon cœur. Voici que mon pipeau
Pleure sur le départ des célestes Troupeaux.

Ne sont-ils pas issus de belles Géorgiques ?
Répondez, ô mauvais pasteurs des Républiques !

Croyez que quelque jour nos saintes reviendront
À l'heure où les fusils de nouveau parleront.

Plus d'un vieillard de la province béarnaise
Garde l'œil vif et aucune arme ne lui pèse.

C'est pourquoi l'on eût vu chasser de grand matin
Père, fils, oiseleur et laboureur-marin.

Comme quelqu'un qui donne aux cloches la volée
La brume longuement balance la vallée.

La meute en serpentant monte au flanc du coteau
Vers le maître et ses fils déjà postés en haut.

Un seul chien crie avant que les autres ne donnent.
On croirait, quand l'écho reprend l'aboi, qu'il tonne.

Seul mon rythme au vol sûr peut suivre sans faiblir
Ce lièvre que l'on lance et qui vainc le zéphyr.

Les courants hurlent, puis se taisent, puis reprennent
Sur une fausse piste il semble qu'ils s'entraînent.

Le taïaut prolongé du piqueur en retard
Les détourne du pied probable d'un renard.

Saint Hubert les conduit enfin à la conquête
De la proie au poil fauve : ils retrouvent la quête.

Le lièvre trop pressé au sentier tourne court.
Il est mort. On perçoit un coup de fusil sourd.

Le brouillard est levé ainsi qu'un grand couvercle :
L'étendue azurée maintenant fait un cercle.

Le maître vénérable en embouchant son cor
Apprend aux compagnons qu'il sait viser encor.

Ses fils sourient de voir le vieillard si ingambe
Parmi les jeunes troncs moins fermes que ses jambes.

Montagnes et coteaux à présent découverts
Ressemblent à la fable inégale en ses vers ;

Fable qui s'envola jusques aux Pyrénées ;
Humble alouette ici, là aigle déchaînée.

Ici l'appel léger d'une trompe s'entend ;
Là mugira toujours le souffle de Roland.

Cette colline d'où mes amis s'en reviennent
Ne supporte que l'arbre à la taille moyenne.

Il fallait pour couvrir l'impérial Neveu
Le hêtre qui élève un front audacieux.

Pourtant cette contrée d'Orthez connut la guerre,
Le sang du catholique en a baigné la terre.

Elle a vu Foy blessé, Wellington triomphant,
Mais rien n'aura sonné plus haut que l'Olifant.

Telle était la pensée du maître de la ferme ;
Il regardait là-bas de la France le terme :

Les hauts puys caverneux de Saint-Jean-Pied-de-Port
D'où le Comte sortit pour entrer dans la mort.

Il se disait encor, le vieux tueur de lièvres,
Qu'il saurait au besoin brûler de jeune fièvre.

Il allait et laissant pendre hors du carnier
Les pattes arrêtées de l'agile gibier.

La cuisine trouva les femmes réunies
Pour régler du civet la savante harmonie.

Il fut comme un bouquet de l'âme du jardin :
D'ail, de laurier, d'oignons, d'échalote et de thym.

Des vins pourpres, un peu d'eau-de-vie complétèrent
Les produits odorants qui viennent de nos terres.

Mais afin que Virgile ici soit rappelé
J'ajoute le citron dont il a su parler.

Ce fruit est comme un cœur dont l'écorce est remplie
De l'huile et du soleil qui dorent l'Italie.

Je ne méprise pas les plus humbles détails ;
Je n'ai craint de nommer si misérable l'ail.

N'en a-t-on pas frotté la bouche de ce prince
Qui fut Henri plus tard roi de cette province ?

Et l'hysope qui est la plus obscure fleur
N'embauma-t-elle pas les lèvres du Seigneur ?

D'aucuns de leur talent trouvent le monde indigne.
Dieu me donne une amphore : un vers aux belles lignes.

Tout ce que j'y renferme est à jamais scellé,
Que ce soit le nectar ou que ce soit le lait.

Le pauvre que l'on vit passer au chant troisième,
Tel un ruisseau réapparaît, reprend son thème.

Il arriva la nuit dans le stérile Hiver ;
Il nous revient le jour dans cet Été de fer.

Il franchit d'un pas sûr la porte grande ouverte
À l'heure où le soleil rend la plaine déserte.

Le maître avec les siens achevaient leur repas.
Quand il parut chacun se levant se signa.

Personne n'ignorait de Qui était l'image
Cet errant qui parlait comme du miel sauvage.

Il s'avança vers celle au cœur fidèle et doux
Qu'avait choisie le Christ pour être son Époux.

Et lui tendant la main il lui dit : jeune fille,
Il paraît que bientôt tu quittes ta famille.

Absent j'étais le seul dont te manquât l'adieu,
Mais reçois aujourd'hui mon vœu avec tes vœux.

Il se saisit d'un peu de blé sur une table
Et : j'ai vu, reprit-il, des contrées admirables ;

Les jardins ne sont plus que de vastes paniers
Et déjà la moisson fait ployer le grenier ;

Pour le remplir des bœufs couronnés de fougères
Tournent dans le soleil constellé de poussières ;

Ils meuvent la batteuse et ils la font gronder
Et le grain comme un flot qui s'épand est ridé ;

Surplombée de ciel bleu et de chênes antiques
La ferme danse au son de la large musique ;

Vers les bestiaux parfois une interjection
S'envole accompagnée d'un coup vif d'aiguillon ;

Et que dirai-je aussi des prochaines vendanges ?
Des calices profonds chargent les bras des anges ;

Dans les ports qu'ont ornés les marins on entend
Frémir les ailes des vaisseaux impatients ;

Ils veulent emporter entre leurs flancs splendides
Et ce Pain et ce Vin dont Dieu même est avide ;

Et l'on croirait, lorsque la voile parle au vent,
Que le foudre encor bout et que ronfle le van :

Pour qui ce remûment de la ruche du Monde ?
Il est pour celui-là dont la foi est profonde ;

C'est afin que le sang circule dans son cœur
Et c'est afin qu'il puisse adorer le Seigneur !

L'immensité des Mers, leur solennel empire,
Tout concourt au dessein de l'homme qui respire ;

Et les docks, les marchés, ô fille de Sion !
Préparent ton Hostie de consécration.

Il dit. Et aussitôt comme pleurent ensemble
Des fleurs lorsque la brise passe et qu'elles tremblent :

Cette rosée qui prend sa source dans les Cieux
Goutte à goutte tomba des pétales des yeux.

La professe future alors au misérable :
Soyez béni, dit-elle, et mettez-vous à table ;

Devant ceux-ci qui sont les miens je vous dirai
Ce qui fit que pour Dieu désormais je vivrai ;

Je n'étais qu'une enfant dans le champ de mon père ;
Un jour qu'on moissonnait j'ai su votre misère ;

Je m'amusais au pied de quelque arbre tandis
Que devant moi la terre offrait un paradis ;

L'aïeul, mort au Printemps dernier, parmi les gerbes
Commandait la récolte avec un front superbe ;

Et l'on voyait penchés comme des anges d'or
Les épis sur les chars que traînaient des bœufs forts ;

Les joues des nourrissons, telles des pommes rondes,
Demeuraient suspendues à des gorges fécondes.

Tout n'était que liesse et que gloire et qu'amour
Et de l'éther tombaient des cascades de jour ;

Une outre se perça tout autour de laquelle
Bondirent à l'envi les pieds des jouvencelles ;

Tout à coup au tournant du stérile chemin
Vous surgîtes sans même un bâton à la main ;

L'aïeul vous ayant vu trancha de sa faucille
Du pain et le tendant à sa petite-fille :

Va, me dit-il, donner de quoi manger là-bas
À celui-là qui passe et n'a point de repas ;

Et moi j'allai vers vous parmi tant de richesses,
Triste que vous fussiez dans cette sécheresse ;

Je vous tendis le pain et, le cœur palpitant,
Vous demandai : ami, dites où sont vos champs ?

De la main restée libre alors vous indiquâtes
Les cieux nus où de Dieu la pauvreté éclate ;

Et vous voyant ainsi entouré de lueur
J'oubliai la moisson et tous les moissonneurs.

Ici finit le chant cinq d'un art difficile.
Mêler au sentiment le métier c'est habile.

Et qu'est-ce alors que le sujet religieux
Vous engagea plus haut dans la Sphère des Cieux ?

Qui pourrait dire tout ce qu'une œuvre a d'insigne ?
L'Avenir seul embrasse un ensemble de lignes.

Quand le Chantre doux entre tous donne la main
À Dante qu'il conduit dans l'infernal Chemin :

Le Temps creuse entre nous et eux un tel abîme
Que l'on n'aperçoit plus que des sommets sublimes.

Je ne sais pas jusqu'où mes héros grandiront ;
S'il leur faudra subir, moi mort, un long affront.

Que survive du moins du vieux maître la fille
Qui fit son auréole ici de sa faucille !

Nous l'avons vue gravir dans le sentier du Ciel
Sans qu'il nous ait fallu des regards immortels.

Ainsi, considérant le sommet d'une côte,
S'élève ma pensée jusqu'à être aussi haute :

C'est quand le laboureur que l'on voit de profil
Ne semble plus tenir au sol que par un fil.

Nous sommes dans le bas, il est près de l'espace.
Droit comme le devoir sa charrue et lui passent.

On dirait tant ils sont sur l'arête du champ
Qu'ils s'élèvent parfois dans le soleil couchant.

Ainsi, et je suis fier d'avoir trouvé l'exemple,
Ta servante, Seigneur, est montée à Ton Temple.